



MARY MARCUS

Le Refuge des souvenirs

ROMAN

« Dans la lignée de *La Couleur des sentiments*
de Kathryn Stockett, un roman merveilleusement écrit
sur le quotidien des domestiques noirs. »

Booklist


CHARLESTON
POCHE

Au cours de l'été brûlant de 1963, la ségrégation fait rage dans la petite ville de Murpheysfield. Mary Jacob, douze ans, mal aimée par sa famille, trouve refuge auprès de Lavina, la cuisinière noire, qu'elle considère comme sa mère. Mais lors d'incidents raciaux, la domestique est tuée. Mary Jacob, choquée, oubliera tout de cette période de sa vie.

Des décennies plus tard, apprenant que son père est mourant, Mary Jacob retourne dans sa Louisiane natale. Partie sur les traces de son passé, la jeune femme retrouvera-t-elle la mémoire de son enfance brisée ? Pourra-t-elle faire la paix avec sa propre histoire et avec Billy Ray, le fils de Lavina, blessé par le silence et les non-dits ?

**Un roman qui séduira les lecteurs de
La Colline aux esclaves de Kathleen Grissom**

Après avoir étudié à New York, *Mary Marcus*, originaire de Louisiane, a travaillé dans la publicité et dans la mode. Aujourd'hui, elle partage sa vie entre Los Angeles et Long Island.

***Le Refuge des souvenirs* est son deuxième roman.**

Traduit de l'anglais par Brigitte Hébert

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-201-3



9 782368 1122013

8,90 euros
Prix TTC France


CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Mary Marcus relate ici une belle histoire avec de belles émotions et un beau message. Espoir et amour sont les sentiments qui me restent en mémoire en finissant ma lecture. » Clara du blog *Croqueuse Livres*

« Un roman percutant et touchant nous rappelant une période horrible de l'histoire par le biais de personnages forts et charismatiques, au courage incomparable, n'hésitant pas à risquer leur vie pour leurs idéaux. » Manon du blog *Vibration Littéraire*

« Quelle belle surprise, ce roman ! On y trouve de la tendresse, de la simplicité et de l'amour, avec un arrière-goût de *La Couleur des sentiments*. Ce roman de Mary Marcus coche toutes les cases d'un bon roman. À savourer avec un bon gospel en fond sonore. » Estelle du blog *Petite Lectrice*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

Titre original : *Lavina*

Publié par Story Plant, Studio Digital CT, LLC, Stamford

© Mary Marcus, 2014

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Brigitte Hébert

© Presses de la Cité, 2016 pour la traduction française

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

www.editionscharleston.fr

Achévé d'imprimer en Espagne

par BlackPrint CPI Ibérica S.L.

Sant Andreu de la Barca (08740)

Dépôt légal : avril 2018

ISBN : 978-2-36812-201-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.

Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Mary Marcus

LE REFUGE DES SOUVENIRS

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Brigitte Hébert*

PRESSES DE LA CITÉ

*Je dédie ce roman à la mémoire de Ruth Marcus,
Naomi Goodman et Aline Davis,
également surnommée Noog.*

« Je n'ai jamais compris, et je ne comprends toujours pas, comment les Blancs ont pu laisser les Noirs leur préparer à dîner, s'occuper même de tous leurs repas, sans jamais les autoriser à s'asseoir en face d'eux. Comment peut-on détester à ce point quelqu'un qui cuisine pour vous ? Moi, je le dis, si je n'aime pas quelqu'un, il ne cuisine pas pour moi. Jamais de la vie. »

Ray CHARLES

« La réponse ordinaire aux atrocités consiste à les bannir de sa conscience. Certaines violations du contrat social sont trop horribles pour être nommées tout haut : voilà la définition même du mot *inqualifiable*. »

Judith HERMAN

« Sonnez du cor à Sion,
sanctifiez-vous par le jeûne,
annoncez une réunion sacrée [...]. »

Livre de Joël 2 : 15

*M*oi, je dois être un esprit. Y a pas d'autre mot. Pas un ange, parce que j'ai pas d'ailes dans le dos. Ce qui s'est passé depuis que je suis morte, je l'avais pas imaginé. J'ai pas vu ma mère, ni les portes dorées du paradis ou ma petite que j'ai perdue avant d'avoir Billy Ray. Tout ce que je vois, c'est ce que j'ai laissé derrière moi.

L'été 1963. Chaud, ça oui. En Louisiane au mois d'août, il fait toujours chaud. Y en a même qui disent qu'on peut faire cuire un œuf sur le trottoir. Je suis morte cet été-là. Presque tous les Noirs de Murpheysfield sont venus à mon enterrement. Mon cercueil était fermé. Obligé. À l'église, ils m'auraient presque appelée sainte Lavina, celle qu'est morte en servant le Seigneur sur le chemin de la liberté. Y avait même une photo de moi sur les livrets de messe. Moi, avec ma plus belle perruque.

Je vois deux maisons. La mienne, ma bicoque délabrée que j'ai jamais fini de rembourser, avec sa courette pouilleuse et la première marche branlante. Quand il pleut, le devant prend l'eau et quand y s'arrête de pleuvoir, l'eau croupit, rouge et sale. J'avais plus la force de planter un zinnia. Dans la cuisine, y a mon vieux tub sur pieds et le chauffe-eau rouillé dans l'angle, les araignées, elles

aimaient tisser leur toile derrière. Plein d'araignées parce que je passais beaucoup moins de temps chez moi que chez les Long, dans leur grande et vieille maison blanche de Fairfield. Quatorze pièces que je briquais de mes mains, à genoux, avec de l'encaustique à l'odeur de citron, et mon plumeau violet pour la poussière.

J'ai laissé deux enfants, je les vois comme s'ils étaient là, devant moi. Mon garçon à la peau cuivrée, rayonnant, quasi un homme. Beau comme pas possible. Son petit harmonica à la main. Né pour souffler dedans. Ça fait de drôles de sons qui font vibrer jusque dans les doigts de pieds. Billy Ray, il s'appelle. Il est né au Confederate Charity Hospital, au milieu de la nuit, en novembre. Le lendemain, j'ai pris mon bébé pour le ramener à la maison parce qu'ils avaient besoin du lit et qu'il était costaud.

Ma fille, elle est blanche comme un œuf de poule. Sa mère, elle était toujours malade, alors elle s'est jamais occupée de la gosse qu'a poussé comme du chiendent. Y a pas plus robuste comme plante. Ma Mary Jacob, elle s'asseyait toujours dans la cuisine le nez dans un gros bouquin. Elle tapait du pied sur le carrelage blanc et noir. Elle aime lire, pour sûr. Et quand elle lit, elle tape du pied.

Le temps, il revient jamais en arrière. Les saisons, elles viennent ; elles s'en vont même si on est plus là pour sentir la chaleur d'août, goûter septembre qui vire à la fraîcheur en octobre. Et on sent plus le froid remonter dans les genoux quand novembre arrive. Mais on se souvient de sa vie, pleine de souffrances comme l'étaient les genoux. La douleur, ça fait plus mal quand on est morte. Cette satanée vieille douleur, elle s'envole comme un merle. On est pas heureux quand on est mort. On est pas triste non plus. Pas comme dans la vie où on est heureux et l'instant d'après, c'est fini, on est triste.

Après, ceux qui sont morts veillent sur ceux qui vivent et ça, c'est la vérité vraie. Mais c'est tout ce qu'on peut faire. Je peux pas les atteindre ces deux-là, ni les secouer ou leur parler comme je voudrais. Et puis ils m'écouteraient pas. Ça veut pas dire que je vais pas regarder ce qu'ils font. Je regarde toujours... Toujours.

Aujourd'hui
(début des années 1990)

ATTERRISSAGE

Il n'y a pas de vols directs entre New York et Murpheysfield, en Louisiane. J'avais acheté un billet bon marché pour un vol faisant escale à Pittsburgh et Atlanta. L'avion était presque vide sur le dernier tronçon et, comme la plupart des passagers, mon voisin était descendu. Je me retrouvais seule, complètement parano. J'ignorais encore qu'on me reluquait depuis mon départ de New York. Je pensais que j'avais encore les nerfs en pelote à cause du lieu où je me rendais et de la personne que j'allais voir. Je me souviens de m'être soulevée de mon siège pour inspecter la cabine du regard. Au fond, deux vieilles dames, isolées, étaient penchées sur leurs aiguilles à tricoter. Autour d'elles, des sièges libres. Devant, sur l'autre rangée, personne, juste une tablette non rabattue avec des serviettes en boule, une cuillère à cocktail et trois mignonnettes d'alcool vides, renversées comme des quilles de bowling. Un alcoolo, avais-je conclu.

Je lui donnai ce nom avant même de l'avoir vu.

L'appel téléphonique remontait à la semaine précédente. Dans la cuisine, j'avais appuyé sur le bouton du répondeur et écouté la voix perçante – distante mais familière – de mon ennemie de toujours.

— Mary Jacob, c'est ta sœur ! On est au Stumpert Hospital. Je te passe Daddy.

Ensuite, un bruit assourdissant, comme si le combiné lui avait échappé des mains. Avant même d'entendre sa voix grave et triste, je m'étais crispée.

— Je veux que tu rentres à la maison, ma fille. J'ai hâte de te voir.

— Pardon ?

Depuis, j'avais eu deux fois Kathryn au téléphone en une semaine, au moins autant que les cinq dernières années mises bout à bout, mais je n'avais pas reparlé à mon père. Les intonations traînantes de ma sœur dansaient dans ma tête comme un refrain. *« T'as déjà entendu parler des machines à dialyse, frangine ? Pauvre Daddy, il lui en faut une. On le ramène demain à la maison. Je t'ai dit que j'avais un nouveau fiancé ? Il est à New York en ce moment. Mardi prochain, si tu prends le vol du matin, il y sera sûrement aussi. Il revient m'aider avec ce pauvre Daddy. Et dire que je n'ai jamais rencontré ton mari ou ton fils. »*

Dans le filet devant moi, derrière le sac à vomir, je trouvais les consignes de sécurité, couvertes de petits personnages représentant les passagers. Je les étudiais de près, en cas d'amerrissage. Même s'il n'y a aucune étendue d'eau près de Murphysfield.

Là-bas, on ne trouve que des pins, des champs et de la poussière rouge, couleur sang séché.

Quand je relevai les yeux, un homme, grand et blond, remontait l'allée en s'agrippant aux dossiers. Il ramenait des toilettes des effluves de savon, d'excréments et d'alcool. Il s'arrêta, me regarda avec insistance et ses lèvres mimèrent un baiser ou quelque chose dans le genre.

« Mêle-toi de tes oignons, connard. »

Je ne le lui dis pas. Je ne cherchai même pas à m'expliquer avec cet inconnu. Pourquoi l'aurais-je fait ?

« D'habitude, je ne suis pas du genre à draguer mon voisin de vol. Je lui ai juste parlé pour me détendre, il était gentil et poli et il m'écoutait. »

C'est ce que j'aurais dû dire mais, à la place, je louchai sur ma montre en attendant que le type se rassoie et cesse de me harceler. Je m'en fichais que ce rougeaud me prenne pour une allumeuse.

L'avion se mit à plonger. Tout comme mon estomac. J'avais une boule dans la gorge et je respirais avec difficulté. J'espérais à moitié que Big Daddy serait mort le temps que j'arrive. Pourtant, j'étais curieuse. Il n'avait jamais demandé à me voir, sa dernière volonté était une première.

Au moins, chez lui, j'échapperais à ma thérapie de couple.

— Mary Jacob, parlez-moi de vos parents. Quelles étaient leurs relations ?

— Je ne m'en souviens pas. Ma mère est morte quand j'avais douze ans. Après, on m'a envoyée en pensionnat. Je n'ai pas d'images du couple que formaient mes parents.

— Pas un seul souvenir ? C'est peu courant. Votre père est encore en vie ?

- Oui.
- Il s'est remarié ?
- Trois fois.
- Quelles sont vos relations avec lui ?
- Inexistantes.
- Ah bon ?
- On n'est pas très soudés dans la famille.
- Vous en pensez quoi ?
- Rien du tout. Ce n'est pas nouveau.

Le doux regard de Michael qui voit tout s'est ensuite tourné vers mon mari.

— Et vous, Peter, vous êtes proche de votre famille ?

— Oui. Chez nous, on est tellement proches qu'on est claustrophobes. Mon père est mort il y a quelques années. Ma mère vit à Brooklyn. Parfois, je trouve que Mary Jacob a de la chance.

— Parce qu'avec votre mère c'est difficile ?

— Elle me rend dingue. Elle tape sur les nerfs de tout le monde... mais c'est ma mère.

Et ainsi de suite. D'après notre conseiller conjugal, j'ai manqué de modèles parentaux. Pourtant, même Peter reconnaît que je suis une bonne mère et une bonne épouse. Il m'a même décrite comme étant une femme « aimante » et « dévouée », deux adjectifs qu'il n'emploie jamais et que Michael traduit comme l'expression d'un sentiment d'être mis à l'écart.

Mais peut-être que c'est lui qui se met à l'écart... Je crois que j'ai dit ça... oui, sûrement.

Vincent, mon meilleur ami et collaborateur, ne fréquente pas sa famille non plus. Peut-être que c'est un truc du Sud : il est originaire de La Nou-

velle-Orléans. Sauf que lui, le souvenir de l'après-midi où sa mère est entrée dans sa chambre et l'a surpris avec un garçon est gravé dans sa mémoire : le râle suffoqué de sa mère, le pantalon prestement remonté, le geste pour couvrir l'autre garçon, le rai de lumière qui entrait par la fenêtre, l'odeur du gazon fraîchement tondu, la couleur des draps et la texture de la couverture.

En m'expédiant en pension, on a surtout cherché à m'écarter et à m'oublier. Kathryn, de cinq ans mon aînée, s'est mariée à dix-huit ans et a quitté la maison. Notre mère est morte la même année. Son corps n'avait pas encore refroidi que mon père se remariait avec Van, la meilleure amie de ma sœur, dix-huit ans elle aussi. Ensuite, j'avais été envoyée au loin. Pour mon père, j'étais, je l'ai toujours pensé, rien de plus qu'une enfant non désirée, trop proche en âge de Van. Pareil avec sa troisième femme. Je n'ai jamais rencontré Margaret, la quatrième, mais elle adressait à mes enfants un chèque de cent dollars pour Noël. En remerciement, je leur faisais parvenir un bouquet de tulipes accompagné d'une carte de vœux bien neutre, que je signalais pour nous tous. Puis Margaret est morte et Big Daddy Jack a continué à vivre sa vie, jusqu'à ce coup de fil.

— À partir de quand vos souvenirs se font-ils précis, Mary Jacob ?

— Ils sont très clairs à partir de mes treize ans.

— Vous vous souvenez de quoi ?

Je fermai les yeux.

— Du lit médicalisé qu'ils ont enlevé de la chambre de ma mère. Du pensionnat. Mes amies,

là-bas. Mon prof d'histoire avec ses mains qui tremblotaient. L'arbre que j'apercevais de la fenêtre du dortoir. De la première fois que j'ai lu *Jane Eyre*. Le camp de vacances en Caroline du Nord. Le ski nautique. La façon dont le bateau me faisait décoller de l'eau et m'envoler.

Je rouvris les yeux. Peter regardait ailleurs, l'air blasé ou gêné, je n'aurais su dire. Michael hochait la tête avec compassion. En thérapie de couple, les acquiescements de ce genre sont légion.

— Belle liste pour quelqu'un qui a des troubles de la mémoire... Et vous, Peter ?

— Ma bar mitzvah, à treize ans. J'ai eu un mouvement de recul quand les survivants ont fondu en larmes.

— Les « survivants » ? Ceux des camps de la mort ?

— Voilà.

— Éprouvant.

— Qu'est-ce que vous en savez ? s'est esclaffé mon mari en imitant l'accent yiddish, façon d'éluider le sujet.

— Pensez-vous qu'être le fils d'un survivant vous autorise davantage de libertés que les autres ?

Bonne question. Excellente même. Trois points pour le gentil Michael. Même si aujourd'hui, après mon petit cours pratique sur l'infidélité conjugale, je comprends mieux pourquoi Peter m'a trompée. On oublie la mort dans le passage à l'acte. Ni camp de la mort, ni père à l'agonie, ni même votre propre chute en plein vol. On ne pense pas non plus aux artifices médicaux qui retardent la mort (après ma conversation avec Kathryn, j'avais voulu me prépa-

rer : je m'étais rendue à l'unité de dialyse du Mount Sinai Hospital). L'adultère – l'excitation – détourne votre esprit des tracas mineurs, du désir conscient de faire ce qui est bien. Il rend la transgression irrésistible.

Nous étions, l'instant d'avant, deux étrangers voyageant côte à côte, puis nous avons bavardé. Il était gentil et séduisant avec ses beaux cheveux noirs et brillants. Nos visages étaient proches, suffisamment pour que je sente son haleine. Agréable. Nos jambes se sont touchées, j'ai caressé sa joue, passé mes doigts dans ses longues mèches. Oui, je l'ai fait. Oui, c'est moi qui ai pris l'initiative. Pour prendre ma revanche ? Pour prouver que, moi aussi, j'en étais capable ? Peut-être. Ou, comme je le disais, cela m'excitait. Pourtant, la liaison de Peter n'était pas la seule raison de notre thérapie. Juste une excuse. Je savais que je n'irais pas plus loin dans la tromperie, troublée comme je l'étais déjà que l'homme blond et rougeaud nous ait vus. Quel con !

— Veuillez attacher vos ceintures, s'il vous plaît.

Voilà, nous atterrissions à Murpheysfield, ma ville natale.

Ce n'était plus la simple piste de mes souvenirs, mais un véritable aéroport. Valise à la main, je traversai l'aérogare en direction du comptoir de location de voitures. À mon arrivée, quatre hommes patientaient déjà et un cinquième vint se placer derrière moi, bien trop près. Ce n'est pas le sifflement qui m'alerta (il accompagnait la musique d'ambiance), mais l'odeur de whisky. Il me frôla beaucoup trop familièrement. Inutile de me retourner. Je savais que c'était l'alcool de l'avion.

Lorsque mon tour arriva, je prononçai mon nom à voix basse pour qu'il ne l'entende pas. L'employée ne trouva aucune trace de ma réservation. Pire, ils étaient déjà à court de voitures.

Ça n'a jamais été compliqué de reprendre l'accent traînant du Sud. Comme l'accent yiddish de mon mari, il est à fleur d'eau, prêt à émerger telle une seconde personnalité qui attendrait son heure.

— Daddy est très malade, je suis affreusement inquiète.

Je marmonnai l'adresse de mon père. Tout l'aéroport l'entendit lorsque l'employée la répéta. Tant pis, cette adresse avait miraculeusement débloqué la situation, comme je l'espérais.

— Mary Jacob Ashoure ? Miss Ashoure, je m'occupe du client derrière vous et je vois ensuite ce que je peux faire.

Je préférerais ne pas la reprendre sur la prononciation de mon nom, Ascher.

L'homme blond s'approcha du comptoir. Je m'écartai. Son visage empourpré avait dû être harmonieux, un jour. Il était tellement bourré que son haleine chargée arrivait jusqu'à moi. Ivre ou non, il n'eut évidemment aucun problème pour obtenir un véhicule. Le mien, probablement.

Je ne pus m'empêcher de le suivre du regard alors qu'il s'éloignait. Avant de sortir de l'aérogare, il se retourna et me fit une autre mimique. Pas un baiser comme dans l'avion. Il s'étirait les yeux de ses doigts boudinés.

Des yeux bridés. Ah, ah. Très drôle. J'avais beau vivre dans un monde feutré où personne ne se comporterait ainsi, ce type me semblait familier, comme

une chanson que j'aurais entendue et dont les paroles se seraient gravées dans ma mémoire. J'étais furieuse qu'il connaisse mon nom. Et mon adresse puisque l'employée l'avait hurlée à la cantonade. Il restait planté là, sous le panneau de sortie.

— Bye, bye, Mary Jacob ! À la revoyure !

Je répondis par un « laisse tomber » très new-yorkais. À la revoyure toi-même, pauvre mec.

Mais l'excitation de ma fanfaronnade ne dura pas. Au volant d'une voiture minable à la carrosserie bordeaux, je ressassai ma dernière conversation avec Kathryn. « Il va falloir que tu restes à son chevet. On ne peut même pas embaucher une infirmière. Il pince les fesses de celles qui sont mignonnes, se moque des moches et ne fait rien de ce qu'on lui dit. C'est une terreur ambulante. Je me dis souvent qu'on a de la chance qu'il soit faible comme un chaton, parce que autrement on n'arriverait pas à le contrôler. L'autre jour encore, je le regardais et je me disais, Daddy c'est un vieil homme maintenant. »

Jack Long, le roc, faible comme un chaton ? Impensable. Aussi impensable que Dieu ou Lucifer en arrêt maladie.

Au feu rouge, j'allumai la radio. Dès les premières notes, je reconnus Billy Ray. Ma mémoire auditive, elle, se porte très bien. C'était l'un de ses premiers succès, *Diamond Buttons*.

J'ai toujours adoré sa musique. Et j'ai lu quelque part, il y a longtemps, qu'il était de Murpheysfield, comme moi. Mais impossible qu'on se soit rencontrés. C'était encore l'époque de la ségrégation. Malgré tout, je m'étais toujours sentie proche du chan-

teur. Pendant mes séances de dédicace, les gens me disent souvent se sentir proches de moi grâce à mes livres. De parfaits étrangers qui me serrent la main, m'appellent par mon prénom comme s'ils me connaissaient depuis toujours. Et je ne suis pas vraiment célèbre en dehors de mon petit cercle de littérature jeunesse. Tandis que Billy Ray a toujours été une star, d'aussi loin que je me souviens. Je rêve même de lui. Parfois, nous sommes deux enfants, d'autres fois, nous sommes adultes. On s'embrasse toujours. On s'embrasse, on s'étreint, cramponnés l'un à l'autre comme si on n'allait jamais se quitter.

Derrière moi, ça klaxonnait. J'eus peur de regarder dans mon rétroviseur et d'y voir l'alcool. Je me trouvais dans les quartiers défavorisés, entre l'aéroport et la ville. Pourquoi ces zones-là sont-elles toujours à la périphérie ? Les Blancs d'ici l'appelaient « coon town », la ville des nègres. Aujourd'hui, on parlerait sans doute du quartier afro-américain, pour être politiquement correct.

Le présentateur radio annonçait que Billy Ray jouerait demain à Murpheysfield, L. A., en appuyant sur L.A. comme s'il s'agissait de Los Angeles et non de la Louisiane. Terre de la bien moins célèbre Mary Jacob Long, pensai-je. Mais je n'étais plus Mary Jacob Long. J'étais devenue Mary Jacob Ascher. Mary Jacob Long ne vivait plus ici, mais que cela me plaise ou non, elle refaisait surface. Pourtant, je ne voulais pas plus être de nouveau dans sa peau qu'au volant de cette bagnole pourrie en train de rouler vers Big Daddy Jack.

J'essayai de me concentrer sur Joshua, mon fils, et Lizzie, ma belle-fille, mes deux phares en ce bas

monde. Mais leurs images restèrent floues, ils étaient trop éloignés de moi. Celle de Billy Ray jouant de l'harmonica s'imposa à mon esprit.

L'habitable était étouffant. J'appuyai sur plusieurs boutons avant de réussir à ouvrir les vitres. Dehors il faisait doux, un temps printanier, qui n'avait rien à voir avec la température glaciale de ce matin de février à New York. Je me trouvais toujours dans la banlieue afro-américaine. Dans mon rétro, je vis un enfant sur le trottoir poussiéreux. Il se tenait bien droit et me fixait. Ça tournait en boucle dans ma tête : *Cours ! Cours, Billy Ray, cours !* Et de nouveau la vision de mon rêve, Billy Ray en train de m'embrasser.

Allez, vas-y, me suis-je dit. Je savais exactement comment m'y rendre. Tout droit sur plusieurs kilomètres, puis à gauche après l'église adventiste du septième jour. À l'arrière du bâtiment de brique brun clair, une énorme croix en néon avec une étoile de David en plein centre.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Le refuge des souvenirs

Mary Marcus



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON